

UNE ASCENSION SUR LE MONT ST. HILAIRE.

Le disque du soleil montant à l'horizon
Commençait à lancer sur l'humide gazon
Quelques faibles reflets de sa douce lumière :
Le berger s'empressait de laisser sa chaumière,
Pour conduire au pacage un docile troupeau,
Emportant avec lui son bâton, son pipeau :
Les habitants de l'air cachés dans le feuillage
Déjà charmaient nos pas par leur gai babillage :
Enfin l'humble héritier du champ de ses aïeux,
Faisant retentir l'air de ses accents joyeux,
Allait recommencer son ouvrage rustique.
D'allégresse remplis, par un temps magnifique,
Nous dirigions nos pas vers un mont canadien,
Qui de tout temps sourit au jeune collégien
Fatigué des travaux d'une pénible année,
En offrant à sa tête hier encor couronnée,
Un endroit de repos, de charme, de bonheur,
Dont l'invincible attrait sollicite son cœur,
Qui ne peut se lasser d'admirer ce beau site,
A lui faire, en vacance, une douce visite.
On eût désespéré pendant tout le trajet
De jamais en pouvoir atteindre le sommet,
Qui dresse fièrement sa fastueuse tête,
Toujours prête à braver l'effort de la tempête,
Si, de nos habitants le bras industrieux,
N'eût taillé dans le roc un sentier sinueux,
D'où notre œil découvrant tantôt une colline
Dont les humides flancs couronnés d'aubépine,
Brillaient de diamants façonnés par les eaux ;
Tantôt un bois profond de chênes, de bouleaux,
D'ormes, de marronniers, de sapins et d'érables
De nos vieilles forêts ces restes vénérables.
Qu'ils étaient beaux à voir mêlés aux mérisiers,
Ces fruits éblouissants de nos riches pommiers ;
Qu'elle était belle à voir la riche et vaste plaine
Étalant les trésors d'une moisson prochaine !
Et ce lointain immense offert à nos regards,
D'où la vie à longs flots jaillit de toutes parts.
Nous nous plaisions à voir le simple toit de chaume,
Qu'habite le bonheur, que la verdure embaume,
S'élever humblement à l'ombre des sapins.

Heureux le moissonneur ! l'habitant des jardins !
 Qui soignant, de ses mains, le coteau de ses pères,
 Coule sous l'humble toit, les jours les plus prospères ;
 Il ignora toujours ces cruels désarrois
 Qui fondent si souvent sur les palais des rois.
 Mais pendant qu'étalés dans la vaste étendue,
 Mille objets variés passent sous notre vue,
 Pendant que, rehaussé par la beauté du lieu,
 L'horizon se reflète aux eaux du Richelieu,
 Voilà que tout-à-coup nous sommes en présence
 D'un lac délicieux où voguent en cadence
 Les rapides esquifs d'habiles amateurs.
 L'ombre et le frais règnant sur ses bords enchanteurs
 Invitent à percer la riche et sombre voûte
 Sous laquelle, lassés par une longue route,
 On respire un moment bercés par le zéphir,
 Au pied du dernier pic qu'il faut encore gravir.
 Nous laissâmes bientôt cette oasis chérie ;
 Nous laissâmes ses eaux et sa rive fleurie,
 Pour prendre le chemin escarpé, tortueux,
 Qui conduit au sommet du mont majestueux.
 De perfides degrés, dont le pied se fatigue,
 De granit rocailleux, il est partout prodigue :
 Mais quelle joie enfin couronne vos efforts
 Quand l'aspect du plateau redouble vos transports !
 Sur la terre d'exil telle est la vie humaine :
 Le sentier le plus rude, aux cieus plus droit nous mène,
 Et jamais le laurier ne nous fit plus d'honneur
 Que quand nous le cueillons arrosé de sueur.

M. ALPH. BELLEMARE.

LE PAYS.

CHANT CANADIEN.

Pourquoi quitter notre patrie,
 Canadiens, pour un ciel meilleur ?
 Pourquoi passer toute la vie
 A courir après le bonheur ?
 Eh quoi ! serait-elle maudite
 La terre de notre berceau
 Ne pourrions-nous que par la fuite
 Cesser d'y trouver un tombeau ?